

Nouveautés

Number 43, October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57172ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (43), 10–17.

ROMANS

le matou

Yves BEAUCHEMIN

Québec/Amérique, Montréal, 1981, 583 p.

Le premier roman d'Yves Beauchemin, *l'Enlrouapé*, publié en 1974, m'avait séduit par un ensemble de qualités que nous retrouvons dans son deuxième, *le Matou*. Je présume que bien d'autres lecteurs ont fait de même car, depuis que j'ai reçu le livre, son tirage a grimpé à 10 000 exemplaires! Tentaculaire par les pistes nombreuses vers lesquelles il nous dirige, échevelé par son allure mouvementée, baroque par ses situations variées, l'ouvrage nous tient en haleine jusqu'au bout dans un suspense habilement dosé. Connaîtrons-nous jamais l'identité véritable d'Egon Ratablavasky, le mystérieux vieillard qui, gagné par les heureuses dispositions naturelles de Florent Boisson-neault, lui propose de devenir riche et se fait son protecteur? Bientôt cependant, le vieux «matou» modifie son attitude et commence alors une ébouriffante série d'événements plus surprenants les uns que les autres. Jamais, toutefois, le romancier ne s'égare. Roman d'aventures aux innombrables péripéties, qui multiplie les rencontres, les rebondissements et les personnages, le récit est mené de main de maître.

Rédigée dans un style puissant, à l'écriture ferme, l'histoire met en scène, en plus de monsieur Émile (6 ans et demi) et de son chat (un vieux matou), un couple sympathique, Élise et Florent, autour duquel gravitent et s'agitent des dizaines de personnages et de figurants, mais que menacent, avec un acharnement qui tient du harcèlement, des dangers sans fin. Cette foule de personnages solidement campés forme un monde grouillant et hétéroclite qui justifie tous les développements du roman. Retiendrons-nous l'impression bizarre que ressent l'avocat Théorêt, quand Florent lui raconte les tracasseries dont il est l'objet: «L'histoire de son client lui apparaissait comme un tissu d'aventures abracadabrantes qui tenaient plus de la littérature fantastique que de la réalité...» (p. 497)? Sceptique, l'inspecteur Dorion lui-même croit que l'histoire que lui débite Florent «ressembl[e] à du mauvais Rocambole» (p. 568). Au lecteur de tirer ses

conclusions, quand il aura tenu compte de l'image allégorique dédoublée du matou et de l'ironie continuelle qui sous-tend un récit d'une valeur exceptionnelle.

[Gilles DORION]

les corps communicants

Agnès GUITARD

Québec/Amérique, Montréal, 1981, 390 p.

Dans un temps et un lieu fictifs, Amel Joarès, médecin d'une quarantaine d'années, est opéré subrepticement au cerveau par Xiela et Valenze. Rien n'y paraît sauf que le comportement de Joarès lui échappe petit à petit. Il sent confusément qu'on le commande de l'intérieur, qu'il ne possède plus de contrôle physique. Ses actes sont subordonnés à la volonté de Valenze qui se livre à une expérience où il cherche à éviter le docte médecin de sa personnalité, à lui retirer toute autonomie. En agissant à distance sur les centres psychomoteurs, il ramène Joarès à son palais et amorce ce lent et pénible processus de désincarnation auquel le patient ne peut réagir. Pourtant, il sent confusément qu'il est toujours maître de sa pensée, même si son corps ne lui répond plus, et qu'il exerce, à la façon des vases communicants, une interaction sur l'esprit de Valenze: si l'un contrôle physiquement l'autre, ce dernier l'influence dans ses activités psychiques. Inséparables par le corps et par l'esprit, cette situation de parasitisme mutuel s'amplifie jusqu'à l'extrême limite de l'anéantissement, au terme duquel les deux êtres se résorbent. Dans ces conditions, la vie est impossible; il n'y a qu'un seul moyen de s'en sortir mais les effets en sont incertains pour celui qui demeure...

Les Corps communicants est le journal écrit par Joarès pendant sa lente métamorphose. L'écriture est percutante; l'angoisse profonde et l'effondrement du valétudinaire sont rendus avec une maîtrise de la langue et une telle justesse que l'on se met à craindre pour sa propre peau. C'est un roman solidement construit, aux effets mesurés où toute la dramatique du personnage est habilement démontée jusqu'aux racines mêmes de l'inconscient. Pour les schizoïdes, ce livre est à proscrire.

[Roger CHAMBERLAND]

louise ou la nouvelle julie

Marc GENDRON

Québec/Amérique, Montréal, 1981, 292 p.

Le premier roman de Marc Gendron, *Louise ou la Nouvelle Julie*, se distingue par l'originalité et la problématique de son contenu. La correspondance de Clara avec son professeur de philosophie, Louise, aboutit à une liaison amoureuse intense aussitôt remise en question dès que Clara, l'étudiante, s'installe à Genève pour compléter ses études et fréquente une nouvelle amante. Un troisième correspondant s'immisce dans le dialogue, sans le perturber, et pousse la fonction réflexive de la philosophe à travers des jeux de mots, calembours, calembredaines, en démultipliant la valeur sexuelle du langage. L'écriture de J.J., Jean-Jacques, Eduardo..., — l'étudiant se cachant sous divers pseudonymes, — vise à faire éclater l'utilisation pédagogique de la philosophie en la retournant contre elle-même. Les lettres qu'il envoie à Louise servent d'exutoire aux pulsions sexuelles refoulées sans être totalement dénuées de tout recours au discours métaphysique. Ce dernier aspect apparaît également en filigrane dans l'échange des divers lesbiennes qui, adoptant un ton très intimiste, envisagent et mettent à jour leur propre saphisme et celui plus global qui est en latence chez la majorité des femmes (aux dires d'une des échangeistes).

Le roman épistolaire, procédé peu courant en littérature, est utilisé avec fortune dans *Louise ou la Nouvelle Julie*. En minimisant l'action de la trame romanesque, l'auteur s'est entièrement consacré à l'écriture de textes où transparait la remise en question de comportements et stéréotypes et des mobiles du discours philosophique, le dénigrant afin de proposer un mode de connaissance centré sur l'expérience directe.

[Roger CHAMBERLAND]

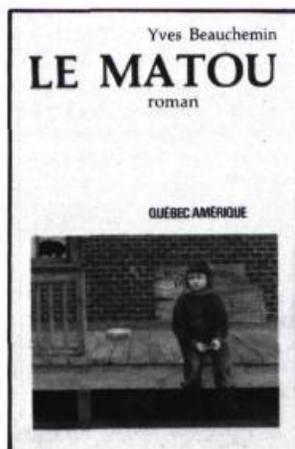
l'étranger au ballon rouge

Jean-Yves SOUCY

La Presse, Montréal, 1981, 159 p.

Le troisième ouvrage de Jean-Yves Soucy, dont on se rappelle avec plaisir *Un dieu chasseur et les Chevaliers de la nuit*, est un recueil de contes. On y fait une intéressante

NOUVEAUTÉS



découverte, que laissent déjà soupçonner ses deux romans: l'auteur manifeste un engagement social et politique non équivoque. L'épigraphe, une citation du général Pinochet, est bien envoyée: « La pensée que des hommes souffrent de par le monde m'est une véritable torture. » Cette édifiante pensée sert en quelque sorte de repoussoir aux vingt-neuf récits du recueil, à commencer par « l'Étranger au ballon rouge », qui lui donne son titre, jusqu'à « Libertad ». Pour un peu on se sentirait soulevé d'indignation devant certaines situations, si l'on n'admettait l'impassibilité calculée du narrateur. L'ironie avec laquelle sont abordés les rapports parfois difficiles des êtres humains, la méchanceté qui les guide souvent, l'injustice qui règle leurs comportements, tout cela sert les propos dénonciateurs de Soucy. N'ira-t-il pas jusqu'à la révolte, de temps à autre? Ou n'éprouvera-t-il pas le goût de retrouver un peu de sérénité? Plusieurs registres sont ainsi touchés, de la tendresse au sarcasme, de la fantaisie à la violence, dans des « anecdotes » relevant tantôt de la science-fiction ou du roman d'anticipation, tantôt du récit policier, tantôt de la fiction romantique... à tel point qu'on a besoin d'une pause pour souffler entre chaque conte, pour réfléchir ou simplement songer.

Le conteur possède à un degré étonnant le don de l'effet calculé et... attendu! Aussi la chute de chaque conte est-elle minutieusement préparée et parfaitement réussie. Nous ne sommes pas loin de croire à l'exercice de style, mais pourquoi pas? Un achèvement aussi parfait nous le fait accepter d'emblée. Enfin, après son deuxième roman, dans lequel il s'était un peu trop répandu, l'auteur démontre incontestablement son habileté à jouer sur l'économie des mots et prouve brillamment son talent.

[Gilles DORION]

la belle épouvante

Robert LALONDE
Quinze, Montréal,
1981, 155 p. (8,00\$)

Conformément à l'adage qui dit que l'amour est plus fort que tout, *la Belle Épouvante* de Robert Lalonde, le prix Robert-Cliche du Salon du livre de Québec, vient une fois de plus nous en donner la démonstration

la plus flagrante. L'« Elle » de l'auteur réalise son idéal féminin, l'encourage à écrire et bouleverse son univers pour lui procurer cet état extatique où « Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ». L'amour fou, cette « belle épouvante », est vécu de façon très intime par Robert Lalonde. Le récit qu'il en fait ne craint pas les digressions dans lesquelles le Je mesure toute l'ampleur de l'action dévastatrice qui l'habite. Un tel amour ne se vit qu'une seule fois, dût-il durer toute une vie, plusieurs années, de longs mois, des jours entiers ou quelques heures, aussi est-il important d'en circonscrire les moindres aléas, de noter les transformations qui s'effectuent en dedans.

Le livre de Robert Lalonde est ce journal composé en plein cœur de cette fièvre amoureuse: son regard introspectif met à vif sa personnalité et la découvre jusqu'en ses plus petits replis là où d'autres se voient de pudeur, de gêne ou exercent l'autocensure afin d'éviter de tomber dans le maniérisme.

Le lauréat du prix Robert-Cliche est un amoureux forcené. Son écriture en adopte toute la désinvolture et se module selon un style aux phrases syncopées, non dépourvu d'un certain sens de l'humour, parfois très ironique.

[Roger CHAMBERLAND]

le jardin du repos

Pa KIN
Gallimard, Folio, Paris, 1981, 252 p.

Un écrivain chinois, de retour au pays, rencontre Yao, un ancien condisciple. Celui-ci l'invite à quitter son hôtel minable pour s'installer chez lui. Dans le pavillon qui lui est prêté, l'écrivain essaie de terminer un roman qu'il doit à son éditeur. Mais il est peu à peu envahi par les événements qui tissent la vie quotidienne de ses hôtes et dont cet ouvrage constitue le récit.

Pa Kin nous livre un roman tout en demi-teintes où sont évoqués, plutôt que décrits, les aléas de l'existence, des conflits familiaux, le drame d'un enfant. Au fil des pages, une atmosphère se dégage, teintant de poésie et de tristesse voilée des existences qui nous paraissent si lointaines et qui nous sont pourtant si proches.

[Christian VANDENDORPE]

mademoiselle hortense ou l'école du septième rang

Lionel ALLARD
Léméac, Montréal, 1981, 247 p. (12,95\$)

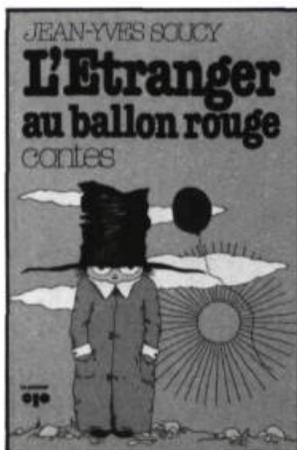
En publiant *Mademoiselle Hortense ou l'École du septième rang* de Lionel Allard, la maison Léméac enrichit sa collection « Roman québécois » d'un autre témoignage de notre patrimoine. Ce livre se veut à la fois le récit nostalgique d'une vieille institution scolaire aujourd'hui oubliée ou tout simplement méconnue et l'histoire privilégiée d'une jeune « maîtresse d'école » qui, comme on le disait alors, « avait la vocation » (p. 153).

Le lecteur, avide de faits d'époque, se voit proposer une description de l'école de rang mettant en scène ses principaux figurants: une institutrice dévouée et « modèle de vertu », des élèves de cinq niveaux regroupés en une seule classe, un curé, maître et souverain, veillant à l'obligatoire « marche vers le catéchisme », l'homme tant redouté au moment de ses deux visites officielles qu'on accueille avec un strident « bonjour monsieur l'inspecteur », des parents, fiers bâtisseurs du pays mais la plupart incultes et trop souvent méfiants à l'égard de l'instruction. Cette fresque n'omet pas non plus d'insister sur les us et coutumes d'un monde monolithique, fort d'une mentalité conservatrice imbu de religion.

Même si l'auteur a su présenter le lot de ses observations et de ses souvenirs d'antan en une écriture simple, parfois colorée d'expressions populaires savoureuses, la facture du récit n'en recèle pas moins des failles. Le lecteur peut regretter que l'histoire proprement dite, celle d'Hortense, ne débute qu'à la page 55, surtout que les premières pages offrent une progression élastique, voire souvent peu cohérente des faits. Au surplus, le lecteur demeure-t-il songeur à l'idée de voir se côtoyer deux narrateurs: le principal, racontant ses premières et intimes expériences d'école, le second, pénétrant abusivement et maladroitement dans la conscience des autres, connaissant leurs moindres déplacements, leurs moindres désirs...

Somme de réminiscences sensibles et profondément humaines, ce livre de Lionel Allard mérite malgré tout une lecture intéressée.

[Jean-Louis LAVERDIÈRE]



NOUVEAUTÉS

le choix de sophie

William STYRON
Gallimard, Paris, 1981, 630 p.

Arrivé à la maturité, un écrivain entreprend d'élucider le mystère qu'ont représenté les fascinantes figures de Sophie et Nathan dont les vies s'étaient mêlées à la sienne lorsqu'il avait vingt ans.

Sophie est Polonaise. Elle a trente ans, elle est follement amoureuse de Nathan, schizophrène génial hanté par le suicide. Elle vient d'arriver à New York, rescapée d'Auschwitz de justesse. Elle est physiquement rétablie, mais son être profond a été trop avili, trop broyé par la barbarie. Au fur et à mesure que les souvenirs du camp refont surface et envahissent sa conscience, son psychisme se lézarde et finit par se désintégrer.

Roman passionnant, écrit d'un jet puissant, qui entraîne le lecteur dans ce long fleuve de désir, d'amour, de souffrance et de boue que charrie la vie.

[Christian VANDENDORPE]

l'œil de la nuit

Élisabeth VONARBURG
Le Préambule, Chroniques du futur,
S.I., 1980, 207 p.

Avant April, Vonarburg vint. Avec cinq nouvelles de science-fiction et une nouvelle fantastique: «Géhenne». Il semble que la science-fiction soit exercice de style au Québec. Alternance et chevauchement du rêve et de la réalité dans «L'œil de la nuit», rencontre-mutation de tu et je dans «Le pont du froid» («Et tu te regardes. Tu me regardes... ÊTRE DIEU. LA PREMIÈRE»), etc. Et des thèmes neufs, sinon traités de manière originale: la création d'humains (?) avec de la matière vivante synthétique dans «Janus», un voyage à travers un monde parallèle dans «Le nœud», une odyssée à l'intérieur de la matière vivante dans un très beau suspense-fiction: «Eon».

Ce recueil est à lire lentement. Pour ne rien perdre des intrigues qui cachent bien leurs ficelles mais surtout pour rêver à son aise, pour réfléchir aux propositions faites et pour ressentir cette sensibilité féminine signée Élisabeth Vonarburg.

[Vital GADBOIS]

les seigneurs de la lande

Pauline GEDGE
Balland Paris, 1981 (@ 1978), 578 p.

Les amateurs de romans historiques trouveront en Pauline Gedge un auteur canadien capable de les faire voyager dans le temps. Après *La dame du Nil*, voici l'histoire de la difficile conquête de l'Angleterre par les Romains au temps des Celtes, au 1^{er} siècle de notre ère. L'intrigue est bien menée et contient sa juste part d'amours, de félonies et de combats. Les Romains ne sont pas si méchants mais les Celtes tiennent à ce maître-mot que les futurs empires anglo-saxons ne sauront pas non plus faire oublier aux conquies: LIBERTÉ. «Ce sont leurs racines, nos racines, que le glaive n'avait pu trancher» écrit l'auteur en introduction. Voilà qui est plein d'enseignement pour nous!

Un monde de femmes fortes, une odeur de viande braisée et de cervoise, mais une sensibilité d'aujourd'hui: «Lorsque je te regarde, mon cœur rit. Pourquoi?... Parce que nous n'avons plus rien à attendre, que tout est clair... Il n'y a que toi et moi, le soleil et la mort.» Je n'ai pas connu les Celtes. Étaient-ils gens à se dire: «Je t'aime. Je t'aime» en regardant les étoiles? J'ai lu ce roman d'un seul souffle. Pourquoi? [Vital GADBOIS]

la corriveau

Andrée LEBEL
Libre-Expression, Montréal,
1981, 206 p. (11,95 \$)

Qui n'a pas entendu parler, un jour ou l'autre, de la légende de la Corriveau, cette femme de mauvaise vie, ce personnage diabolique, cette véritable sorcière qui allait fêter le sabbat avec ses amis les sorciers de l'Île d'Orléans, tel que le rapporte José Dubé dans *les Anciens Canadiens* d'Aubert de Gaspé? Les nombreuses versions de la tradition orale racontent qu'elle a tué deux, trois, voire six maris en versant du plomb fondu dans l'oreille de l'un, en administrant un poison violent à un autre, en assommant un troisième à l'aide d'un broc à foin avant d'attacher son cadavre à un cheval pour faire croire à des ruades, en étranglant le quatrième avec une corde, en transperçant le cœur du cinquième d'une aiguille ou le cerveau du dernier d'une épingle.

Andrée Lebel, qui rend hommage, en épigraphe, au grand folkloriste et ethnologue Luc Lacourcière qui a minutieusement «reconstitué les parties historiques et folkloriques» de cette légende, rejette bien des éléments dans son roman historique qui fait revivre la colonie sous le régime militaire britannique peu après la défaite des plaines d'Abraham. Pour la romancière, la Corriveau ne fut que la victime malheureuse des commérages des villageois de Saint-Vallier, tout comme le sera, à la fin du siècle dernier, Cordélia Viau dans le village de Saint-Canut, et des usurpateurs anglais qui ont utilisé cette femme pour servir d'exemple, pour mâter la population canadienne en 1763. Andrée Lebel prend donc parti pour Marie-Josephte Corriveau à qui elle redonne son nom et sa personnalité. Elle la montre l'objet d'un mari ivrogne qui lève souvent la main sur elle, simple jouet d'un tribunal militaire composé d'anglophones qui ne parlent même pas sa langue, et d'un avocat qui la croyait coupable avant qu'elle ne soit jugée.

Si le roman est bien écrit, d'un intérêt toujours soutenu, il n'en demeure pas moins un roman à thèse qui ne respecte pas toujours la vérité historique. Certes, la romancière est libre de choisir son matériau. Mais peut-elle passer sous silence cette révélation de la Corriveau, au cours de son second procès, escamoté ici, au sujet de la hache dont elle s'est servie pour frapper son mari?

[Aurélien BOIVIN]

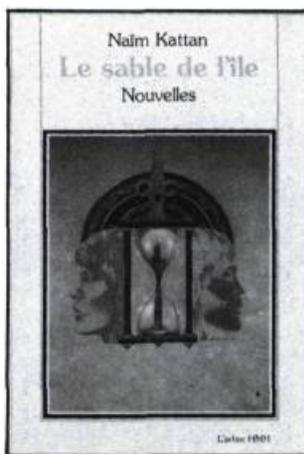
NOUVELLES

le sable de l'île

Naïm KATTAN
HMH, Montréal, 1981, 222 p.
(L'Arbre) (8,95 \$)

C'est le quatrième recueil de nouvelles de Naïm Kattan qui continue à nous présenter des personnages avides de bonheur qui ont en commun leur mal de vivre et leur incapacité à communiquer. «— Nous nous sommes à peine adressés la parole. Toutes ces années. — Peut-être n'avons-nous rien à nous dire». À peine parviennent-ils à prononcer le prénom de l'être aimé au cours de leurs ébats

NOUVEAUTÉS



à la sauvette dans un motel de banlieue. Car Mort, comme Ruth, « est parcimonieux de ses mots ». La rupture, inévitable, se produit un jour quand la jeune femme raccroche le téléphone « sans dire un mot ». Un peu comme Ève, cette jeune orpheline est perturbée par la séparation de ses parents, puis par le décès de sa mère. Elle refuse d'aller vivre avec son père, lui préférant une vieille tante. Se voyant imposer la compagnie d'un chat qu'elle déteste, elle sombre dans le désespoir plutôt que d'avouer son mal à son père (« le Gardien »).

On croise encore un homme et une femme, tous deux en instance de divorce, qui sont prêts à recommencer ensemble une nouvelle vie mais qui se contentent de parler de leur enfant respectif (« les Enfants »). Autre séparation de deux anciens camarades qui se brouillent un jour sur un malentendu lors d'une excursion de pêche (« la Pêche »). Parfois même un événement que l'on croirait bénéfique provoque la séparation, l'éloignement du couple : l'arrivée de la fille aînée, après plusieurs années d'absence (« la Fille »), un anniversaire (« la Fête »), la venue d'une belle-mère (« le Déménagement »).

Douze nouvelles d'une quinzaine de pages chacune où l'auteur, avec art et précision, montre les illusions et les espoirs qui animent les êtres mais qui finissent par les éloigner. Autant de drames de la vie réelle, car les nouvelles de Naïm Kattan sont réalistes, vraisemblables, comme l'exige la définition du genre.

[Aurélien BOIVIN]

visions d'amour

Françoise DUMOULIN TESSIER
Jacques Frenette éd., Montréal,
1981, 159 p.

Deuxième ouvrage publié par cet auteur, le recueil de nouvelles rend compte de la difficulté d'aimer à l'intérieur de l'institution légale ou religieuse qu'est le mariage. D'une manière générale, le passage de l'état d'amants à celui d'époux constitue un « faux pas » au-delà duquel l'amour se flétrit : l'homme, plus libre par nature ou par conditionnement social, sait garder ses libertés au détriment de l'épouse souvent cocue à qui le rêve sert de refuge silencieux. Il arrive aussi que les héroïnes nourrissent des

vies parallèles ou retissent leur toile d'amour afin de reprendre à la vie, dans de courts instants, les moments de bonheur dont on les a amputées ou qu'elles ont ratés au passage. À en croire la « grand-mère Laura » (p. 105-108), une certaine tradition de fantasmes amoureux serait le lot des femmes ; voilà qui rappelle un peu l'heure du thé dans un certain salon... En filigrane apparaît une hantise du temps cyclique à laquelle répond l'instinct enfin libéré des personnages ; « *Itē missa est* » illustre cette toute-puissance de la passion, malgré les ans et les mariages.

L'ironie et le calembour voisinent avec un style parfois déclamatoire et dramatique qui trahit chez l'écrivain l'expérience du théâtre radiophonique où l'on cherche à suggérer. Lancé sur un ton quelque peu fataliste, le recueil n'en renferme pas moins des vues diverses, des itinéraires parfois surprenants pour atteindre à un bonheur même éphémère.

[Léonce CANTIN]

le village et la ville

Denys GAGNON
Serge Fleury éd., Québec,
1981, 105 p. (8,95 \$)

« Et dans l'esseulement, je n'aimerais que moi-même, et ne vais pas créer de ces rêves aux chairs consolantes » (« Sables », p. 75). Cette citation nie chez l'auteur la volonté de rêves d'évasion et explique les nombreux fantasmes et les éléments merveilleux qui servent à l'invasion d'un univers aux coordonnées floues. D'une part, l'espace constitue une sorte de « no man's land » où vivent surtout des solitaires, des reclus, des bannis ; d'autre part, le jeu du temps (capital) est lié à des rites, aussi bien dans des cycles essentiels que dans l'atemporalité qui confère sagesse et pouvoir aux personnages vieux. En raison de l'incommunicabilité, la relation à la nature (arbre, soleil, ruisseau) se trouve valorisée et l'humanité, masse indifférente et oublieuse des rites, devient bientôt introuvable (« l'Ermite »). De plus, l'amour est associé à la blessure/douleur/faute/culpabilité, au sacrifice même, et la femme, en refusant l'amour physique, refuse l'entrée en elle des forces de la mort qu'incarnent les bêtes nécrophages.

Fond et forme frappent par leur originalité dans le corpus québécois. Les apostrophes, l'ellipse fréquente d'articles et de sujets suggèrent le ton de ces six textes où se retrouvent trop d'erreurs typographiques et une importante erreur de montage. Le souci de précision lexicale et quelques heureuses originalités stylistiques font oublier la lourdeur de quelques inversions, procédé que l'auteur a largement mis à profit dans ce premier livre.

[Léonce CANTIN]

THÉÂTRE

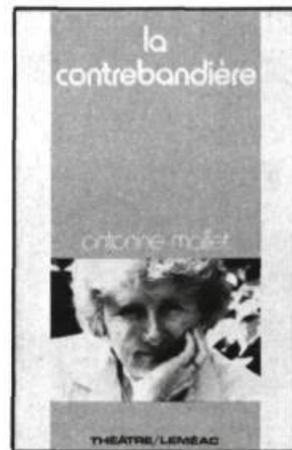
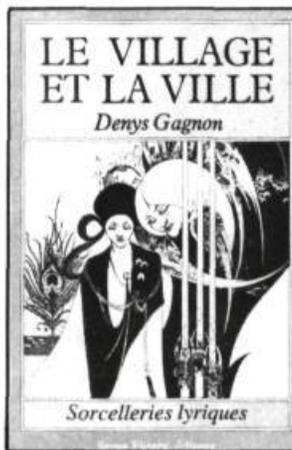
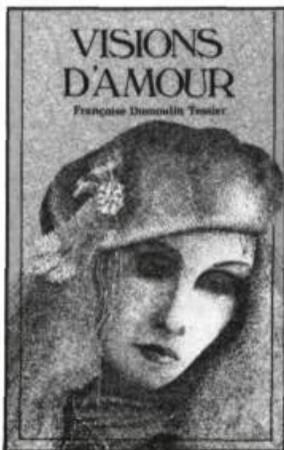
la contrebandière

Antoine MAILLET
Leméac, Montréal, 1981, 169 p. (6,95 \$)

Après une incursion à Montréal avec son *Bourgeois gentleman* en 1978, Antoine Maillet nous ramène dans un village côtier acadien, vers les années trente, en pleine période de prohibition. Dans ce coin de pays se multiplient les interdits légaux qui obligent les habitants à user d'audace afin de survivre et d'espérer obtenir quelque forme de propriété. Ce climat de clandestinité suscite des affrontements entre pêcheurs, contrebandiers d'alcool et un officier, chargé de faire respecter les lois. Toutefois, les femmes y jouent les rôles de premier plan et à travers la veuve à Calixte et Mariaagélas s'affrontent deux systèmes de pensée : la première veut à tout prix sauvegarder l'ordre habituel des choses alors que la deuxième, belle, rusée et passionnée, s'en prend à la fois au moule imposé aux femmes et à l'autorité qui étouffe les siens depuis plusieurs générations. Sous le regard de Sarah, spectatrice qui se croit maîtresse du destin, se jouent des scènes de véritables sociétés secrètes.

La langue française y retrouve ses teintes acadiennes et, de plus, des images qui alimentent le code des hors-la-loi jusqu'à se développer en récit allégorique vers la fin. L'action soutenue fait de cette société une fourmière où, sous diverses formes, on cherche à améliorer son sort malgré la loi aliénante. Voilà donc une tranche de la petite histoire de l'Acadie, fière et insoumise à l'image de Mariaagélas.

[Léonce CANTIN]



NOUVEAUTÉS

la famille toucourt en solo ce soir

Eric ANDERSON

VLB, Montréal, 1981, 99 p.

Écrite en 1978, *la Famille Toucourt en solo ce soir* fut créée au théâtre de Quat'Sous le 9 octobre 1979, dans une mise en scène d'André Montmorency. Publiée chez VLB au printemps dernier, avec une préface de Pierre MacDuff, la pièce met en scène la famille Toucourt, à la veille d'effectuer un retour à la chanson après quinze ans d'absence pour respecter une promesse faite au père mourant : une famille qui chante n'est-elle pas une famille unie ? Mais voilà ! Les enfants ont grandi, la mère a vieilli. Les Beatles ont remplacé *la Bonne Chanson* du répertoire des Toucourt puis ont été eux-mêmes dépassés. Pas un ne semble avoir vraiment envie de reprendre une carrière qu'il n'avait pas choisie et qui lui avait été imposée par un père autoritaire. Par ailleurs, si les enfants ont maintenant chacun leur vie de « soliste » (Michel dans l'armée, Jocelyne au CÉGEP, François à Berlin, Richard dans les bars...), la famille pèse encore assez sur leurs épaules pour que la mère, Sabine, les convainque de reprendre les répétitions et de chanter à nouveau le « Souvenirs d'un vieillard ».

En même temps qu'une réflexion sur la famille, sur ce qu'elle est devenue, sur ce qu'elle représente, la pièce d'Eric Anderson est, comme le souligne Pierre MacDuff, une satire de l'importance prise par le folklore au Québec depuis 1976 en particulier, valeur d'un nationalisme conservateur et protectionniste dont, pourtant, les Toucourt n'arrivent pas à se détacher. La conjoncture est bonne pour leur retour en scène. À la fin, même François, le fils qu'on croyait perdu, revient à temps pour essayer son costume de scène, copie conforme à celui de ses dix ans.

[Lucie ROBERT]

c'était avant la guerre à l'anse à gilles

Marie LABERGE

VLB, Montréal, 1981, 119 p. (6,95 \$)

Enfin, un éditeur nous livre un texte dramatique de Marie Laberge, par ailleurs comédienne et metteur en scène, une force de « la relève » avec laquelle il faudra apprendre à compter.

En 1936, un village le long du Saint-Laurent est le théâtre de drames humains qui, au-delà du réalisme linguistique, rejoignent l'universelle quête de bonheur d'humains qui doivent lutter contre un cercle qui se resserre. Mina, la tante grincheuse aux réparties spontanées, promène toutefois un surmoi calqué sur les propos du curé et de Duplessis. Rosalie, la bonne d'un couple bourgeois, orpheline, trouve chez Marianna, veuve de 29 ans, une amie/confidente/conseillère/mère qui peut lui permettre de refaire ailleurs une vie que les commérages du village et la vilenie de son patron ont rendue impossible à l'Anse à Gilles. Au milieu de ces femmes évolue Honoré, le jardinier romantique qui, par ses délicatesses et son amour pour Marianna, représente un type rêvé d'homme simple qui, malheureusement, devra payer pour la corruption de ses semblables.

On retrouve en plus la dialectique de l'ici et de l'ailleurs, des réactions diverses face au progrès, une tradition morale que tente de transmettre Mina et beaucoup de rage contenue à la suite du viol de Rosalie qui restera impuni. En quatre saisons, Marie Laberge fait la synthèse de la patience féminine québécoise et témoigne clairement, à travers le personnage de Marianna, d'une volonté d'échapper au modèle traditionnel. Des drames se développent ici en « tragédie », pour autant qu'on élargisse un peu le moule que lui a fait Aristote.

[Léonce CANTIN]

les fridolinades 1943-1945

Gratien GÉLINAS

Quinze, Montréal, 1981, 345 p. (14,95 \$)

Des cinq volumes prévus pour la publication des *Fridolinades* (1938-1946) de Gratien Gélinas, deux sont maintenant parus. Le premier, couvrant les années 1943 et 1944, fut lancé l'an dernier et le second, pour les années 1943 et 1944, a fait les délices du printemps. Il est toujours difficile de faire paraître (surtout à quarante ans de distance) les textes de revues : l'absence de musique, de décors, de costumes, les renvois à une actualité souvent oubliée, gênent la lecture. Il faut reconnaître ici que l'auteur et son éditeur ont su dans la mesure du possible pallier ces

difficultés en publiant quantité de photos de scène et en effectuant les renvois nécessaires à l'actualité.

Les années 1943 et 1944, rappelons-le, sont des années de guerre. Aussi, *les Fridolinades* portent-elles les sous-titres de « Troisième Front du rire » (1943) et de « Conférence du rire » (1944) référant dans un cas au conflit entre le maréchal Pétain et le général de Gaulle sur la reddition de la France et, dans l'autre, à la Conférence de Québec, réunissant les chefs d'État sous la présidence de MacKenzie King. Les différents sketches évoquent donc les situations de guerre : la conscription, le rationnement, la prise en main des impôts par le gouvernement fédéral, le travail des femmes en usine sans compter le scandale de la saucisse avariée à Québec. La parodie, la satire, le calembour servent de support à l'humour (parfois noir) des sketches. Les monologues de Fridolin restent cependant les textes les plus attachants, regard naïf et cynique d'un jeune garçon de quartier populaire, sur le monde des grands (et des Grands). Il est temps enfin de (re)lire les *Fridolinades*. Depuis quarante ans qu'on en parle.

[Lucie ROBERT]

POÉSIE

le cri durable

Michèle PROULX

Leméac, Montréal, 1981

Prix Octave Crémazie 1981, Michèle Proulx oriente sa poésie vers la recherche de la lumière « non pas du jour mais de la mer plus proche de toutes les transgressions ». Poésie dépourvue, qui mord dans le blanc de la page, qui se cherche dans « le repaire du mot », qui crie de femme, chassé-croisé entre la solitude de l'oiseau et son goût de la mer. Belle promesse.

[André GAULIN]

NOUVEAUTÉS



Territoire
Robert MELANÇON
VLB, Montréal, 1981

Très beau recueil, fait plus de silence que d'énigmes, qui se divise en trois parties. Il y a d'abord la rue, puis la rue et encore la rue, ce monde-là : « ces feuilles ne savent pas/que le soleil les frappe ». C'est le poète qui tente de décoder le monde, une terre, un sol qui dure dans « sa lumière sans réponse ». Comment ne pas disparaître dans « l'effacement (qui) est la façon du monde » ? L'homme est ce poète emmuré dans la chambre géométrique où les pavots froissés « font une espèce de folie vermeille noire ». Même dehors, il est dans « la cage des ormes ». L'idée devient la cendre, le monde dure, indécodé. Le froid. Puis la nuit. Vague immobile. On l'entend se répandre. Mais tout ce territoire du froid, le poète a la volonté de l'habiter. On croirait, dans le plaisir de la lecture, entendre un écho de *Hasard et moi* (Pierre Baillargeon, 1940), d'un Claude Perrin qui a davantage le vertige.

[André GAULIN]

Émergence de l'adultenfant
Paul CHAMBERLAND
Jean Basile éditeur, Montréal,
1981, 264 p.

l'enfant doré (1974-1977)
l'Hexagone, Montréal,
1981, 108 p.

le courage de la poésie
fragment d'art total
les Herbes rouges, #90-91,
avril 1981, 64 p. (2,00 \$)

Trois recueils de textes de Paul Chamberland ont été publiés jusqu'à maintenant en 1981. Dans *Émergence de l'Adultenfant* se côtoient poésies et essais avec ce thème commun d'annoncer la venue d'une ère de mutants, ces êtres adultes magnifiant l'innocence de l'amour et la pureté des corps telles qu'elles se vivent déjà chez l'enfant avant son refoulement. De multiples analyses sur des conceptions biaisées, des traits de la société se juxtaposent aux visions prophétiques d'un monde régénéré. Un livre-clé qui dépasse la simple dénonciation pour rendre l'esprit de l'Utopie.

L'Enfant doré traduit dans un langage plus lyrique encore ces premières données, à la différence que les référents sont plutôt orientés du côté des textes gnostiques et ésotériques. L'auteur y trouve les appuis et les signes annonciateurs avec lesquels il compose ses propres oracles. « L'Enfant doré » est ce principe actif, dynamique d'un nouvel âge amoureux débarrassé des stéréotypes et comportements qui réfrènt le désir.

Finalement, *le Courage de la poésie* suivi de trente-sept *Fragments d'art total* forment un bilan de la condition du poète, de sa poésie et suggère un *enracinement plus profond* dans la réalité qui, elle, est à changer. Le nouveau rôle de l'artiste consiste à être l'agent révélateur ; son objet est la civilisation entière, son sujet, la condition humaine, son œuvre « se signale par sa communicabilité indiscutable, généreuse ». Chacun de nous peut pratiquer l'Art total, devenir « chercheur de vérité » et y puiser l'énergie, ce principe quintessenciel de la liberté.

[Roger CHAMBERLAND]

ESSAIS

l'anthropologie en l'absence de l'homme
Fernand DUMONT

Coll. « Sociologie d'aujourd'hui »,
Éditions Presses Universitaires de France,
Paris, 1980, 369 p.

Ce livre constitue probablement l'une des premières contributions d'importance d'un universitaire québécois à l'épistémologie des sciences humaines et sociales. Pour Fernand Dumont, l'anthropologie, discours et réflexion de l'homme sur l'homme, s'édifie en l'absence de l'homme. Elle est une excroissance de l'homme, nourrie de sa substance mais qui ne lui est pas destinée. Par ses tests, ses récits historiques ou autrement, le praticien des sciences de l'homme veut en effet instituer une condition humaine, travail pour lequel il n'est pas délégué par une parole des hommes fondée en communauté. Peut-il en aller différemment ?

M. Dumont propose d'aménager cette absence. L'anthropologie, en effet, n'est pas l'homme, mais elle est néanmoins un témoignage sur ce que l'on peut dire de la culture, sur ce que la culture suggère de dire de l'homme, soit de se muer en une nouvelle philosophie de l'histoire. La vérité en effet est dans l'histoire. Celle-ci est intelligible par son cours propre. Elle s'offre d'elle-même à la compréhension de l'anthropologue.

L'évolution passée mène d'elle-même à un présent privilégié, sorte de promontoire d'où on peut comprendre l'histoire. En outre, l'adéquation entre l'histoire faite et l'histoire écrite n'étant pas encore réalisée, l'anticipation, le projet, l'utopie de cette adéquation peut du moins être entrevue. À partir de ces décalages s'élargit un espace pour l'anthropologue, l'anthropologie et l'écriture de l'histoire. En parlant de philosophie de l'histoire, l'auteur redonne vie à un concept fort décrié et discrédité depuis un siècle.

À la représentation d'une évolution fait place peu à peu une autre image : celle où les âges de la culture seraient comme des strates géologiques et non comme des étapes qui se succéderaient l'une à l'autre.

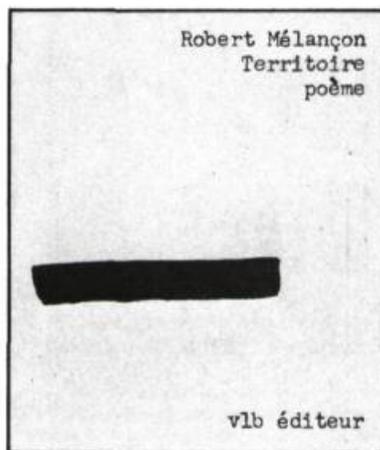
Une nouvelle philosophie critique de l'histoire serait ainsi une philosophie du présent ; davantage une philosophie de l'actualisation. *L'anthropologie en l'absence de l'homme* constitue une véritable et dense histoire critique du projet anthropologique et de ses diverses constituantes ; sa lecture réclame un effort soutenu.

[René BEAUDIN]

introduction à la littérature québécoise
Maurice LEMIRE

Fides, Montréal, 1981, 171 p. (6,95 \$)

En 1980 est paru le deuxième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, œuvre gigantesque et outil fort utile à tous ceux qui s'intéressent à la littérature québécoise. Au début du *DOLQ* (une soixantaine de pages), Maurice Lemire signe une introduction à la période qui offre une vue d'ensemble visant à « intégrer [le tout] à notre discours culturel » et qui, comme aboutissement de l'analyse fouillée d'une grande équipe de collaborateurs, offre une synthèse s'appuyant sur une problématique originale :



NOUVEAUTÉS

l'opposition régionalistes/exotiques y sert de fil conducteur à la production littéraire québécoise de 1900 à 1939.

Pour assurer une diffusion plus large à cette introduction, on en a fait un livre auquel M. Lemire a rapidement enlevé le caractère circonstanciel de la parution originale. La présentation en chapitres dûment identifiés en confirme l'accès facile. Toutefois, au débit de l'éditeur va la dizaine de coquilles typographiques et une ligne escamotée (bas de page 72; cf. *DOLQ*, p. XXXIII); les corrections se sont peut-être égarées dans la hâte de livrer l'importante fournée du printemps 1981...

[Léonce CANTIN]

CRITIQUE

crémazie et nelligan

En collaboration
Fides, Montréal, 1981

le mythe de nelligan

Jean LAROSE
Quinze, Montréal, 1980, 186 p. (8,95 \$)

Fait d'une quinzaine de communications (il y manque deux textes, un de Luc Lacourcière et un de Gérard Bessette), ce livre rend compte d'un colloque marquant la mort de Crémazie et la naissance de Nelligan. Les études, variées, souvent intéressantes, restent rarement décollées du réel littéraire ou historique, des mouvements d'idées contemporains aux auteurs. Certaines études, plus théoriques, plus lointaines aussi dans l'un ou l'autre cas, s'insèrent quand même bien dans l'ensemble. Le livre fait une fois de plus le point sur deux auteurs dont on a beaucoup parlé. Il se trouve bien quelqu'un (Laure Hesbois) pour douter du véritable talent de Nelligan, mais elle ne convainc pas. Pas plus d'ailleurs, que le livre de Jean Larose sur *le Mythe de Nelligan* n'emporte notre adhésion. S'il s'y trouve des aspects intéressants, l'ensemble reste un essai où l'auteur lui-même, qui voulait se libérer d'une idole, sombre avec elle, ainsi qu'un vaisseau d'or, dans une vision suicidaire du politique.

[André GAULIN]

ANTHOLOGIES

le choix de victor barbeau...

Victor BARBEAU
Les Presses laurentiennes, Québec, 1981

Six petits livres, bien présentés, viennent de paraître aux Presses laurentiennes, qui mettent en valeur des écrivains de l'Académie canadienne-française. Il s'agit du choix de Victor Barbeau, de Roger Duhamel, de Simone Routier, de Rina Lasnier, de Robert Choquette, de Félix-Antoine Savard, puisé dans leur propre œuvre. C'est sûrement là l'intérêt de cette collection de nous faire savoir ce que les auteurs retiennent d'eux-mêmes. De mettre en valeur des écrivains moins connus, mais fort valables, comme Simone Routier ou Victor Barbeau.

[André GAULIN]

REVUES

médium

Commission de la Fonction publique du Canada,
Hull, Qué. (1975, vol. 1, n° 1 à vol. 6, n° 1, 1981).

La Direction de la formation linguistique de la Commission de la Fonction publique du Gouvernement fédéral publie *Médium*, un périodique entièrement consacré à l'enseignement des langues secondes aux adultes.

Les livraisons les plus récentes abordent l'approche fonctionnelle sous divers angles: «Les aspects théoriques de l'approche fonctionnelle et les implications pour la méthode d'enseignement de langue seconde», «L'approche fonctionnelle à l'essai», «L'approche fonctionnelle: besoins nouveaux en matière de formation des maîtres», «L'intégration de l'approche fonctionnelle aux activités d'élaboration», etc. Parmi les autres thèmes traités figurent le testing, l'écrit, la motivation, la progression en spirale, l'approche curriculaire, la suggestopédie dans ses aspects plus théoriques...

Certains textes sont relativement faibles dans la mesure où ils font seulement état d'une opinion personnelle sur un point quelconque de l'enseignement, d'autres doivent être considérés comme des synthèses insuffisamment documentées. Enfin, quelques-uns ne présentent aucun intérêt.

En revanche, les articles décrivant les nombreux efforts tentés au cours des années pour résoudre les problèmes spécifiques à l'enseignement d'une langue seconde dans le contexte de la fonction publique représentent un apport plus original. Sur ce plan, la collection permet de suivre l'évolution de la formation linguistique dispensée aux fonctionnaires fédéraux, qui, il faut bien le reconnaître, a été à la remorque des courants de pensée qu'a connus le domaine de l'enseignement des langues secondes au cours de la dernière décennie.

Les professeurs de langue seconde aux adultes ne disposant malheureusement pas encore d'une publication qui leur soit propre pourraient lire avec profit plusieurs des articles de *Médium*.

[Gisèle PAINCHAUD]

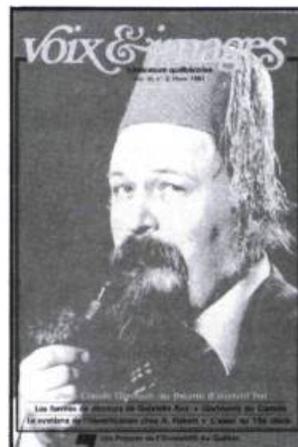
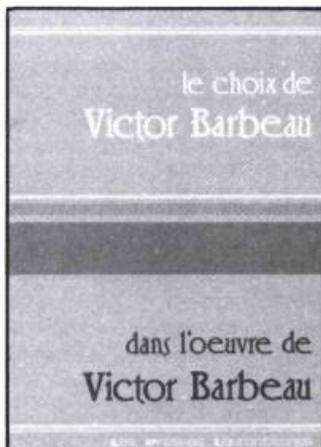
voix et images

Vol. I, n° 2, hiver 1981

La revue *Voix et Images* consacre son dossier du numéro d'hiver 1981 à Jean-Claude Germain, en hommage au principal animateur du Théâtre d'Aujourd'hui qui fête cette année son dixième anniversaire. Dans une entrevue réalisée avec Germain, Bernard Andrès et Yves Lacroix retracent l'évolution de la seule troupe consacrée exclusivement à la création d'œuvres québécoises. Pierre B. Gobin et Louise Vigeant proposent chacun à sa manière une lecture des pièces alors que Roseline Vaillancourt publie une bibliographie substantielle des écrits de/sur Jean-Claude Germain. Avec les chroniques habituelles, le numéro se complète d'un certain nombre d'études sur des romans de Lionel Groulx, Gabrielle Roy, Anne Hébert et Gabrielle Poulin ainsi que sur l'essai au XIX^e siècle et sur l'«esprit de garnison» dans la littérature canadienne.

[Lucie ROBERT]

NOUVEAUTÉS



PÉDAGOGIE

Comme les enfants apprennent à lire
Frank SMITH et collaborateurs,
France-Amérique, 1981, 169 pages.

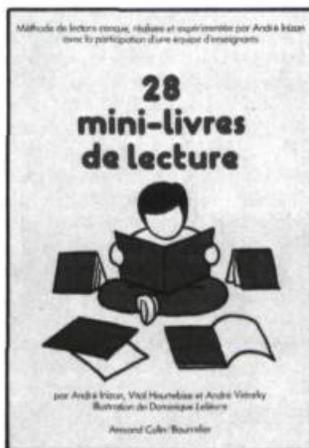
Voici maintenant disponible en français l'essentiel de *Psycholinguistics and Reading*, paru en anglais en 1973. Le programme de français du primaire s'est largement inspiré des travaux du courant psycholinguistique, notamment de ceux de Smith.

Jusqu'à tout récemment... et encore aujourd'hui, dans bien des cas... le monde de l'éducation a été prisonnier d'une conception douteuse de ce qu'est la lecture: que la langue écrite représenterait en quelque sorte la langue orale et que par conséquent il s'agirait, pour apprendre à lire, d'apprendre à faire le lien entre des signes écrits et des sons de la langue orale. Des méthodes de lecture trop exclusivement phonétiques avaient tendance à mettre l'accent sur le décodage, la lecture à haute voix et l'enseignement explicite des relations entre les lettres et les sons.

Ce recueil, qui compte également des articles d'autres spécialistes de grand renom tels que Carol Chomsky et Kenneth Goodman, vient proposer une nouvelle conception de la lecture fondée sur des observations théoriques et expérimentales. La lecture y est vue comme étant essentiellement un processus d'anticipation, où le lecteur extrait du texte et de ce qu'il connaît du monde de l'auteur et des intentions de celui-ci, des indices lui permettant de prédire le sens du message. C'est ainsi que le lecteur construit le sens à partir de son interaction avec le texte. De cette façon, la *compréhension* serait au centre même de la lecture, la perception des *formes* (lettres, mots) n'ayant de valeur que dans la mesure où elle permet de mieux anticiper, de mieux *construire du sens, c'est-à-dire de mieux lire*.

La parution de cet ouvrage arrive à un moment très propice. Les orientations prises par le programme de français du primaire suscitent de nombreuses interrogations, notamment en matière de lecture. Les éducateurs soucieux d'en savoir plus long sur ces orientations liront avec intérêt *Comment les enfants apprennent à lire*.

[Christophe HOPPER]



28 mini-livres de lectures

André INIZAN, Vital HEURTEBISE
et André VISTORKY
Illustration de Dominique Lelièvre,
Armand Colin/Bourrelle, Paris 1980.

Ce matériel de lecture, proposé aux 1^{res} années (cours préparatoire en France) fait partie de la méthode *27 phrases pour apprendre à lire*, méthode de lecture conçue, réalisée et expérimentée par André Inizan avec la participation d'une équipe d'enseignants.

Plusieurs de ces textes sont moralisateurs et sexistes. De plus, la présentation visuelle est peu attrayante. Les couleurs sont criardes et les dessins maladroits. Même en considérant qu'il s'y trouve bien une ou deux histoires valables, il demeure que l'ensemble des 28 mini-livres de lecture n'offre pas suffisamment de textes signifiants et lisibles pour l'enfant de 6 ans.

L'histoire de «Pilote» par exemple force l'enfant à lire qu'il faut «savoir lire»: «Sur terre, sur mer, dans l'air bleu du ciel ou au coin de mon feu, je serai pilote de mon avenir. Pour conduire sa vie, le premier permis, c'est de savoir lire.» Quel est le message à tirer, sinon un dogme, un énoncé de catéchisme?

Quant au sexisme, les exemples ne manquent pas... Dans l'histoire de «Qui demande la lune?», chaque membre d'une famille modèle demande un cadeau «modèle» au Père Noël: «Sylvain a demandé un petit vélo rouge. Véronique a demandé une petite voiture pour sa poupée. Le papa de Sylvain et Véronique a demandé un emploi et leur maman a demandé un château (...).» Sans commentaires.

L'enseignant de 1^{re} année devra donc chercher ailleurs si elle veut offrir à l'enfant une lecture intéressante et utile.

[Suzanne FORTIN]

DIVERS

églises protestantes

Hélène BERGEVIN
Libre expression, coll. Patrimoine du Québec,
Montréal, 1981, 205 p.

L'intérêt de cet ouvrage réside dans son originalité; c'est en effet la première publi-

cation traitant des églises protestantes. Hélène Bergevin nous en présente quelque trois cents parmi celles qui furent érigées un peu partout à travers le Québec avant 1900.

Une brève introduction nous initie aux cultes «protestants» établis ici et aux principaux styles architecturaux qu'ils ont adoptés. Suit un catalogue illustré où les églises sont classées par région. Un texte succinct accompagnant chacune des photos présente des renseignements historiques et stylistiques recueillis lors de l'inventaire.

Le sérieux de cette recherche va de pair avec la qualité de l'édition. La collection *Patrimoine du Québec*, dont c'est le cinquième volume, nous révèle ici un autre aspect inconnu de notre culture québécoise. Elle n'a pas encore démenti notre confiance.

[Francine GIRARD]

histoire comparée des littératures francophones

Auguste VIATTE

Nathan, Paris, 1980 (27,70 \$)

Il faut une bonne dose d'audace et beaucoup de connaissances pour entreprendre un projet d'une envergure qui relève normalement de toute une équipe de chercheurs. Aussi, un tel livre, même s'il est fort valable, laisse-t-il le lecteur sur sa faim. Un lecteur québécois, par exemple, lira les vingt ou trente pages tout au plus, disséminées dans les chapitres, qui parlent de sa littérature et qui le mettent même, au tableau général, dans la colonne Amérique. Il se verra souvent comparé, sans que ce soit toujours pertinent, en aura contre l'imprécision de certaines dates, certains faits, sera heureux de relire des passages critiques qui avaient échappé à sa mémoire, trouvera que la période littéraire d'après 1960 est peu fournie, etc. Aura-t-il d'ailleurs la volonté d'acheter, à prix exorbitant, un volume de deux cents pages trop remplies, au format peu pratique. C'est payer cher pour avoir droit à un point de vue bienveillant, sans doute, mais noyé dans l'océan Indien! C'est à croire que l'éditeur, à Paris, fait payer la francophonie comme on fait payer au consommateur, du côté des grosses compagnies, les recherches sur le pétrole.

[André GAULIN]



NOUVEAUTÉS